

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 47

Artikel: Lausanne en 1789
Autor: M.D.L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c.)
de la Suisse 20 c.)
de l'Etranger 25 c.)
son espac

Lausanne en 1789.

Nous trouvons dans un de nos journaux de l'époque la lettre suivante, datée de 8 janvier 1789, et adressée par un étranger en séjour à Lausanne, à un de ses amis, à Paris.

Cette épître décrit d'une manière fort spirituelle et originale la physionomie que présentait alors notre petite capitale, qui ne comptait que sept ou huit mille habitants. On pourra se convaincre, par la manière dont on y vivait en 1789, qu'on ne s'y préoccupait pas trop de la grande révolution qui venait d'éclater en France et allait changer la face de l'Europe.

Lausanne, le 8 janvier 1789.

« Tu me plairas autant qu'il te plaira, mon cher, sur ma manière de voir ; tu amuseras ta société à mes dépens, en communiquant cette lettre à Mme de ***, qui ne peut me pardonner, dis-tu, la préférence que je donne à la société d'une petite ville, dans un pays sauvage, aux agréments que présente la société choisie des bouddoirs de Paris ; — je n'en passerai pas moins mon carnaval ici, sans répondre de ce qui pourra s'ensuivre.

Enchanté du riant automne de ce pays, je te parlaïs, dans ma dernière lettre, de l'inépuisable beauté de ce canton, qui n'est qu'un vaste jardin anglais ; des eaux sous toutes les formes, des bois de toute espèce, des montagnes de toutes grandeurs, un lac qui mérite le nom de mer, des glaciers, des neiges éternelles, des vignes, des champs, des prés, des bruyères, des grottes, des châteaux, des villes dans des précipices et d'autres sur le sommet des montagnes ; du mouvement avec cela et de l'aisance chez le peuple.

La bizarrerie de la construction de la ville de Lausanne est des plus piquantes ; l'extrême irrégularité du sol fait de chaque maison une habitation pittoresque ; ici, l'on entre de plein pied au grenier d'une maison ; là, on découvre, du fond d'une cour, les points de vue les plus riants.

Quant à la société lausannoise, imagine-toi une petite ville où se trouvent réunis, comme à Spa, des habitants de toutes les parties du globe, sans exception, qui se sont donné le mot pour y faire adopter les usages de tous les pays, le luxe de toutes les nations ; une petite ville où il semble que tout se soit rencontré pour y venir jouir des fortunes plus ou moins grandes amassées dans les quatre parties du monde.

On trouve ici, et assez abondamment, des tapis de Perse, de Turquie, des places de Paris, des cristaux d'Angleterre, de la porcelaine du Japon.

Les Hollandais y trouvent de la bière, des pipes, du genièvre, du thé et du vin du Cap ; — les Anglais, des chevaux, des whiskey, du punch, du claret, du Porto, du Madère et des papiers anglais ; — les Russes, des traîneaux, des fourrures, des liqueurs ; — les Allemands, des poêles chauds et des bavaroises ; les Français, du café, de la limonade, des cheminées, des jolies femmes, des médecins, des nouvelles ; — les Italiens, des sorbetti, des tableaux, des antiques, de la musique. En vérité, c'est un enchantement ; on vous invite à des déjeuners, des diners, des soirées à double collation, des soupers.

On joue, on danse, on fait de la musique ; on donne des parties de campagne, de vendange, de traîneaux ; on a des sociétés d'hommes ou des sociétés de femmes ; quelques troupes de comédie ambulantes ; d'autres, bien meilleures, d'amateurs. On parle anglais, allemand, italien, hollandais et assez bon français.

Il y a à Lausanne beaucoup de gens instruits, des gens qui auraient de l'esprit dans nos cercles les plus brillants ; des gens de lettres, des savants, des élégants, des gens du meilleur ton ; il ne manque ici que quelques aimables roués pour se croire dans Paris.

Mais les mœurs ont encore quelque chose de sauvage ; les femmes s'y piquent encore de vertu, parlent quelquefois de devoirs ; cependant l'agreste n'est pas porté à l'excès. Ce qui me fait donner au d... ce que personne ne veut m'expliquer, c'est la cause de cette aisance générale chez les nobles et chez les bourgeois, de cette générosité que nous ne connaissons pas, de cette hospitalité plus ou moins coûteuse. Tout y est cher, et cependant on bâtit, on décore, on boise, on construit des cheminées, les parquets se couvrent de tapis ; les croisées s'embellissent par de grands vitrages ; les rues s'éclairent ; les voitures roulent ; les livrées se multiplient, tout annonce une opulence croissante, et on s'obstine à me soutenir qu'il n'y a ici aucune industrie, ni manufactures, ni commerce, ni grande activité, ni place lucrative. Ce qui augmente ma surprise, c'est d'apprendre que, malgré ces sacrifices continuels faits au luxe et au plaisir, la charité moissonne abondamment ; on compte à Lausanne, à côté des aumônes faites par les particuliers, de nombreuses institutions philanthropiques ; nous

avons des chambres d'assistance pour les pauvres bourgeois et les pauvres habitants, une maison d'instruction pour les orphelins, une confrérie de maçons, une bourse allemande, une bourse académique, une confrérie de tailleurs.

En raison de la rigueur de l'hiver, il vient d'être créé, en outre, divers établissements de secours, tels qu'un magasin de bois et de braise, un magasin de pommes de terre, une distribution de soixante et dix soupes le matin et autant le soir, dans une salle bien chauffée, etc., etc. Oui, tout, jusqu'au plaisir, semble s'envelopper de charité; un bal bourgeois se donne il y a huit jours; on se rassemble, on danse, on rit, on s'amuse, on s'échauffe, et on oublie que le thermomètre est à 15 degrés au-dessous de zéro.

Une jolie femme s'en souvient cependant, fait sa ronde et l'on court, le lendemain, demander l'absolution au pasteur le plus voisin, en lui présentant, pour *confiteor*, 180 Livres pour les pauvres.

M. D. L.

Les orateurs.

Vieille fable.

Un vaisseau ballotté des vents,
Allait tant bien que mal, victime du gros temps.
Les passagers et l'équipage
Pouvaient, en s'unissant, résister à l'orage,
Point du tout, on délibéra;
Au lieu d'agir, on pérora.
A la manœuvre! on est en risque!
Criaient par ci par là quelques marins prudents,
Et nous prenons mal notre bisque,
Pour disputer; soyons moins éloquentes,
Et faisons quelque chose. A ce soin salutaire,
Et dont l'avis prudent venait fort à propos,
Un orateur soutint, mais non en quatre mots,
Qu'il était d'abord nécessaire
De discuter l'origine des vents.
Ajoutez, dit un autre aussitôt, les courants.
Fi! dit quelqu'un croyant résoudre
La chose encore plus savamment:
Il faut, *primo*, contre la foudre,
Qui gronde épouvantablement,
Etablir un paratonnerre.
Enfin, tous ces avis raisonnés longuement,
Et convenables seulement
Pendant le calme, ou bien à terre,
Retardent la manœuvre; et les vents et les flots
Sur une côte affreuse éteignent l'espérance.
Vaisseau, passagers, matelots,
Tout périt par trop d'éloquence.

Le telefauno.

L'est tot parâi onna galéza einveinchon què cé telefauno, qu'on sè pâo quie dévezâ du la metsance sein ètrè d'obedzi dè s'escormantsi à ruailà coumeint on comi d'exerciço; kâ mé on boeilè, mein on oût; et quand on peinsè qu'on pâo djasâ du Lozena tant qu'à Dzenèva, on ne sâ pas què derè; kâ cein sarâi rudo molési à crairè se cein n'étai pas veré. Mâ n'ia pas! l'est la pura vretâ et paraît que lo fi d'artsau a onna vertu qu'on lài cognessâi pas lè z'autro iadzo. Eh bin, lo fi d'artsau, que s'usè quand on ein fâ dâi creblio ào dâi ferrets dè caion, ne resistè pas

mé, à cein qu'é oïu derè, quand on s'en sai po férè ludzi lè mots su lo telefaune, et faut bin tsouyi quoi dévesè et coumeint on dévesè, kâ on preteind que l'ein est dè cein coumeint d'on so ào dè la cutrâ de na tserri, que s'usont bin dè pe rudo et qu'ont pe soveint fauta dè rasseri se faut dérontrè dè la vilhie espacette que se faut veri on tsamp in sémorè, et paraît que cé fi d'artsau ein eindouré onco prâo suivant lè gailâ et suivant coumeint dévesont.

— Ne sé pas que y'a, desâi l'autro dzo on citoyen dè pè Lozena qu'avâi du férè onna coumechon à Dzenèva pè lo telefauno; mâ n'é quasu rein comprâi à cein qu'on m'a repondu, et portant ne su pas on sordiau et n'ouïo pas du.

— Oh! cein ne m'ébâyè pas, lài repond on bou-tequi, que cognâi cein ào tot fin; kâ suivant quoi lâi a été devant vo, lo telefaune pâo avâi souffai, et s'on dévesè trâo rétso, lo fi d'artsau est binstou use et ma fâi cein ratè.

— Et vo crâidè que cein pâo férè oquie?

— Se le crâyo!... compto bin!... Assebin l'est po cein que y'é défeindu à mè comis dè férè djuï lo telefaune ein allemand, kâ n'ia rein de tôt po abimâ l'uti.....

Ora l'est binsu po cein qu'on dit que l'administra-chon dâi telefauno vôa décidâ dè mettrè ào concou la fabrecachon d'on fi d'artsau dè trâi mimero et demi dè pe gros què cé qu'on a ora po quand foudra établi l'afférè dâo coté dè Berna.

Un coup d'œil en arrière

à propos de la toilette des dames.

V

Maintenant que nous avons passé en revue les différentes phases de la toilette des dames romaines, nous allons énumérer un peu les artifices, les minauderies dont elles usaient pour plaire et cacher leurs défauts physiques. Ovide affirme qu'on enseignait aux jeunes filles la manière de rire pour faire valoir leurs charmes. Aujourd'hui, cela ne s'enseigne plus, cela s'apprend tout seul. Bref, on disait aux jeunes Romaines : « Si vos dents sont noires, ou trop longues, ou mal rangées, vous pourrez, en riant, vous faire beaucoup de tort. N'ouvrez que peu la bouche, que vos joues se creusent de deux fossettes et que la lèvre d'en bas recouvre l'extrémité des dents supérieures. Evitez un rire trop fréquent; que les sons que vous ferez entendre aient quelque chose de doux et de féminin. »

L'art de pleurer avec grâce était aussi recommandé; c'était le moyen qu'elles employaient le plus habituellement pour obtenir quelque cadeau.

Nous n'osierions pas croire que ce moyen soit encore utilisé de nos jours.

L'écrivain que nous citons ajoute qu'une autre manœuvre était celle qui consistait à faire précéder la scène de larmes d'une scène d'évanouissement.

Chose curieuse, les dames romaines prenaient plaisir à estropier certains mots en supprimant les consonnes. Ce vice de prononciation devenait un agrément. On retrouva en France, plus tard, cette afféterie ridicule parmi les petits crevés du Directoire et de l'Empire, qui disaient : Une femme *adoa-*